

*Fiction & Cie*

**Charles Robinson**  
**Fabrication**  
**de la guerre civile**

*roman*



*Seuil*

*Fiction & Cie*



Charles Robinson

FABRICATION  
DE LA GUERRE CIVILE

*roman*

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,  
du soutien du Centre national du Livre.

Les citations insérées dans la table des matières de ce roman sont tirées de l'article de David Kilcullen, «Vingt-huit principes fondamentaux pour la contre-insurrection», in Gérard Chaliand, *Les Guerres irrégulières*, Gallimard, «Folio actuel» n° 135, 2008.

Au chapitre 1.4, l'interview fictive de l'ancien maire de la ville est très librement inspirée de documents tirés de la Première Campagne d'archives orales, «Acteurs et mémoires de villes nouvelles», réalisée pour le compte du Programme interministériel Histoire et Évaluation des villes nouvelles.

ISBN 978-2-02-114586-1

© Éditions du Seuil, janvier 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Pour l'Opossum,  
qui ne veut plus être évoquée,  
ni de près ni de loin.

§\_\_ Budda

## 1.1

### keski space

Il a appelé son ex au téléphone. Elle habite à trois bâtiments de là.

Il a toujours refusé d'admettre qu'il l'avait tabassée à deux reprises.

Il parle de bagarre. Il dit qu'elle a tenté de lui planter une paire de ciseaux dans le foie.

Il dit: T'aurais fait quoi à ma place, espèce de connard! T'aurais pas essayé de lui arracher son *arme*?

Il a dans la voix le tremblement typique des guerriers du quotidien. Ceux qu'on ne met jamais dans les films.

– Évidemment, vous prenez toujours le parti des nanas dans votre société à la con! C'est plus des p<sup>v</sup>tes, ben non, c'est des victimes: des princesses, ultraprotégées, alors elles savent: n'importe quoi, tout est permis!

Il l'a appelée pour la voiture.

C'est comme ça que ça commence.

Elle a dit: Ah bon? Ah bon? Parce que tu peux payer l'assurance, maintenant? L'essence?

Il a répondu: Ça te fait chier, hein? Tu croyais que je prendrais le bus toute ma vie? Regarde par ta putain de fenêtre, espèce de truie, regarde juste dans la rue quand je vais klaxonner, regarde

la caisse que je conduis ! Je vais la chercher maintenant. Demain, je suis devant chez toi, et je te mets la hass jusqu'à ce que t'ouvres ta putain de fenêtre !

Ah bon ? Ah bon ? elle a ajouté. Je te balancerai un truc. Ce que j'ai de plus gros dans la cuisine. Sur ta bagnole de cake, pour la rayer ! Je trouverai où tu la gares. J'irai la nuit. Je péterai la vitre et je chierai sur le siège conducteur.

Quand un crime est annoncé dans les médias, la police reçoit aussitôt des revendications. Des gens qui expliquent dans le détail comment ils ont tiré à bout portant dans la tête. Et ça colle plus ou moins aux détails livrés par les journaux. Alors un policier demande : Vous pouvez me donner un nom et un numéro de téléphone ? Et à l'autre bout du fil la voix éclate d'un grand rire gras. Une silhouette s'éloigne de la cabine, convaincue d'être le plus grand criminel depuis le Joker.

Comment va le gosse ? il a demandé. Passe-le-moi.

Il veut pas te parler, elle a répondu. Qu'est-ce que tu crois ?

Il a palpé et recompté soigneusement chaque liasse, tout rangé dans la poche intérieure de son veston sans manches. Il a longuement scruté les bosses dans le miroir.

Des biffetons, ça donne une vraie silhouette de mec.

Il a rappelé son ex.

Il lui a dit : J'y vais maintenant. Quand je me souviens que je t'ai baisée, que j'ai mis ma teub dans ta saleté, ça me donne envie de mourir. J'ai l'impression d'avoir niqué un chiotte bouché.

La douleur est un renard, rien ne lui fera lâcher prise.

Plusieurs étages au-dessus, dans l'escalier de béton, une porte claque. Métal sur métal. Comme dans ce parking où il achètera

une occasion allemande avec du kilométrage, la boîte automatique à changer et la carrosserie enfoncée.

Ça résonne dans le noir.

Il enjambe des cartons éventrés, détremvés, abandonnés sur les marches. Des canettes écrasées à coups de talon.

L'air froid le frappe lorsqu'il pousse la porte devant lui.

La lumière du jour grisâtre.

Une pie grassouillette sur un rebord de fenêtre, au loin, couleur tarmac. Le bec brisé.

Un gun se tient immobile. À dix centimètres de sa gueule.

Puis il sent la lame du cutter à cheval sur ses couilles.

\*

\*   \*

La crevasse horizontale dans le béton est profonde de vingt centimètres. Tu peux glisser la main, comme dans la gueule d'un caïman, et jouer avec la peur instinctive de ses mâchoires.

Coulures de rouille, sous l'acier à nu corrodé.

Tu peux enfoncer tes doigts dans l'humidité et la mousse, fermer les yeux, sentir les étages qui pèsent, le sous-sol meuble, sentir les craquements dans les conduits, les pas des générations. Tu peux laisser ta main, tu peux ressentir l'affaissement.

Le sol calcaire s'est enfoncé dès le début de la construction et les défauts de portance se sont multipliés sous la charge des dix bâtiments. Une demi-douzaine de poteaux de béton glissent d'un centimètre ou deux par an. Stries des marques de repère au marqueur.

Déplacements des contraintes, selon les ingénieurs.



C'est pour ça que le bailleur HLM a décidé de condamner les caves à nouveau, en avance de phase sur la démolition.

C'est la troisième fois que la décision est mise en œuvre.

Les accès ont chaque fois été rouverts après quelques mois.

Un homme grêle, la trentaine, porteur d'un veston sans manches lacéré, tangué entre les ouvriers sans les voir. Il saigne à la joue gauche d'une profonde estafilade.

Rien à voir avec les Cités. Il y a des gens comme ça. Karma de patate. À quatre ans et demi, même leurs jouets les détestent. Le lapin râpé avec un tee-shirt vert épinard : il ne dit rien, mais du fond de son œil morne en pâte de verre, il déteste le morveux aux pognes moites.

\*  
\*   \*   \*

Ce sera délicat, soupire l'adjoint au maire chargé des Unités locatives & de la Prospective urbaine. Ce sera délicat, il manque de souplesse pour ce genre de situation.

Je ne sais pas, répond le directeur de cabinet du maire, des fois, un peu de fermeté, c'est une bonne chose.

Je ne sais pas, répond l'adjoint, est-ce que c'est vraiment pertinent de faire murer maintenant ? La Cité des Pigeonniers est condamnée de toute façon. Pourquoi les exciter ? On en aura terminé bientôt, non ?

Mais pour le directeur de cabinet il ne s'agit nullement d'exciter. Davantage et mieux. Il s'agit de rappeler à qui appartient le territoire.

Godzilla, responsable du site pour le bailleur HLM, est doté d'une expérience maintes fois éprouvée. La destruction intégrale

des bâtiments, leur reconstruction, ça ne lui fait pas peur. Il y a des chevilles ouvrières : lui est un pilier.

À quarante et un ans, il continue à pratiquer le rugby et le pastis. Marié. Trois enfants, trois garçons. Un collier de barbe taillé au millimètre dessine sur ses joues, le pourtour de ses lèvres, son menton, une ligne distinctive équivalente au logo des marques. Chemise bleu métallisé plaquée, boudinée par les abdominaux qui se relâchent. Oreillette blanche, regard dans une autre dimension. Pas le temps d'écouter.

Une poignée de main digne de ses maçons.

Godzilla scrute le bâtiment D. Son œil infrarouge identifie étage par étage les retards et les impayés. Troisième étage, porte face. Vingt-trois mois consécutifs. En lice pour le record (mais encore loin du titre). Sur le même palier, quatre mois de retard, deuxième relance, un type toujours en quête de la petite économie, et qui a tenté de castrer son chat lui-même avec le couteau électrique à rosbif. D'abord, il avait amadoué le chat avec ses croquettes préférées. Puis il l'avait caressé lentement sur le ventre jusqu'à l'obtention du ronronnement béat sans équivoque. Avait déposé Carotte sur son coussin. Avait prudemment branché une rallonge (au cas où Carotte bougerait). Avait tendrement écarté les pattes de Carotte. Avait discrètement appuyé sur le bouton de mise en branle. Au paradis des animaux, où une Brigitte Bardot de 68 ans est tatouée au fer rouge sur le visage de chaque chasseur, Carotte collectait les preuves et témoignages.

*Dix actions clés pour optimiser son projet de rénovation urbaine, était-il écrit sur le dossier remis à Godzilla en même temps que lui était confiée la mission. Vous pensez que vous aurez besoin d'un stage complémentaire ?*

Je ne sais pas, dit l'adjoint, est-ce qu'il ne manque pas de qualités diplomatiques ? C'est tellement délicat ces terrains. On a vite commis un impair.

– Oh, vous bougez vos culs, oui ou merde ? On va pas y passer la journée ! À midi, pile : on est barré.

Godzilla agite ses deux poings sous la gueule de l'ouvrier. Un chef d'équipe moldave. Qui comprend qu'il se fait engueuler, mais renvoie vers son patron, qui viendra plus tard avec une deuxième équipe. Alors Godzilla change de cible.

C'est lui qui a embauché Bastille Joey, et qui lui a donné la responsabilité technique du site.

– Je veux plus en entendre parler.

Un système qui a plutôt bien fonctionné jusqu'alors. Et que le projet de rénovation urbaine flanque par terre.

Bastille Joey revient vers l'ouvrier et l'engueule. C'est la cinquième fois que l'ouvrier est interrompu dans son mouvement, un parpaing dans les bras chaque fois.

Il grogne entre ses dents.

Bastille Joey n'écoute pas. Il fait juste attention à ce que Godzilla repère bien qu'il est en train de pourrir la gueule de l'ouvrier.

Un passionné de Révolution française.

– J'ai tous les livres, explique Bastille Joey.

Il tire nerveusement sur sa clope.

Malgré les annonces affichées dans chaque hall, malgré les courriers envoyés à chaque foyer, malgré le bouche à oreille, sans surprise, et comme chaque fois qu'une opération est programmée, il y a des habitants pour expliquer qu'ils n'étaient pas informés.

Alors Godzilla reprend ses explications.

– Le premier qui touche ce mur de condamnation, le bailleur HLM porte plainte. Le commissariat. Direct.

Des habitants qui expliqueront qu'ils n'ont pas eu le temps de vider leur cave. Il reste. Des kilos de fringues, de chaussures et de bottes, dans des valises ou emballés. Des collections de magazines moisis. Un vélo rouillé et cinq roues (course, VTT). Des bouteilles, des bocaux, un appareil à raclette. La photo de pépé en chasseur

alpin dans un cadre en métal. Des cartons stockés en prévision des déménagements. Un buffet démonté et (*sic*) un dessus de cheminée. Je veux le remboursement intégral de ma télévision! hurle quelqu'un au téléphone. Bâtiment C, quatrième étage, porte face. Ça ne va pas se passer comme ça!

Il crie: Vous zet des voleurs!

Marches aux arêtes coupantes. L'ouvrier teste du bout du pied, les bras gourds, le bas du dos en extension maximale, la sueur dégouttant sur le visage. À chaque pas, il s'enfonce dans la pénombre où l'infime luminosité se réverbère.

Odeur. Merde et pisse d'êtres humains.

Eau croupie.

Les sons extérieurs sont absorbés.

Demi-palier.

La lumière glauque est déformée par les carreaux. Des inscriptions noirâtres dégueulent sur les murs.

Palier.

Il travaille dans le noir, avec un néon d'appoint, parce que l'électricité est coupée à ce niveau. Le néon est appuyé contre un mur. La porte coupe-feu est déposée. Bastille Joey a décidé qu'on ne la remonterait pas. L'ouvrier doit la basculer au milieu du passage et taper, taper à la masse, pour qu'elle se coince entre les murs.

– Ça leur fera un truc de plus à passer.

Longs couloirs étroits. Une carcasse de moto désossée est étalée par terre. Les portes, soit lattes ajourées, soit épaisses plaques aveugles, respectent l'intervalle normé des prisons.

Les parpaings scellent l'entrée jusqu'à un mètre vingt de hauteur.

Au-delà, le puits sans fond grouille de matières mortes, de récits mythologiques, de rancœurs, de trouilles, d'épreuves initiatiques et de menaces.

Les caves de la Cité des Pigeonniers sont en lien direct avec nos entrailles.

L'Anus du monde.

\*  
\*   \*  
\*

les 10 métiers qui gagnent - que faut-il faire pour vraiment bien gagner sa vie - les clés du succès

Allée du Chardonneret-élégant, à l'ouest des Pigeonniers. Ce n'est pas un carrefour, c'est pour ralentir les voitures, explique à demi-voix l'adjoint au maire chargé de la Circulation fluide & de la Sécurité des Adorables. Les motards coupent le rond-point bombé en accélérant. Les voitures, ça dépend. De qui conduit. De l'heure. Bacs à fleurs et pucerons. Haies, pompons jaunes au printemps. Lave-linge porte à tambour ventrale. Gazinière. Matelas piqué sur ouate 150 gr/m<sup>2</sup> et mousse de polyester. Chaussé de bottes de cow-boy, il a repéré le monticule de loin. Mais il poursuit sa route. Le bébé gazouillant assure son immunité. Il bute au ras de la commode en pin posée en équilibre. Pas un chat. Il ne contourne pas. Il porte la barbe taillée des patriarches, il est le ΠΑΡΑ, c'est à eux de lui céder la place. Le droit de la famille. Et si Petit Morpion Dodu se met à vagir, il leur tape le scandale de leur vie. Le sommier surgit. Quatre bras. Question : T'es sûr que tu le tiens? Ouais, ouais, pourquoi? Moi je sens pas que tu le tiens! Ouais, attends, je le tiens pas! Deux genoux ploient. Putain, vers toi! Quoi? Le sommier vire de bord, grand vent, se

couche sur le côté, emportant une mèche de cheveux, une oreille. Tu peux pas filer un coup de main ? Un troisième lâche le carton qu'il portait et se jette au secours des deux autres. La chute est interrompue. Pour se donner une contenance, le Πηρη se penche sur la poussette où s'ouvrent grands les yeux alors que le Visage Familier se retrouve projeté à l'envers dans le ciel. Petit Morpion Dodu choisit de reporter son attention sur son pied droit, élément stable du monde dans sa Babystar gris et bleu.

– Alors comme ça vous déménagez ?

– Eh oui. Attendez, je vais vous dégager le passage. Désolé, je n'ai pas pu garer le camion plus près.

– Ne vous embêtez pas. Je vais descendre du trottoir.

– Il n'y a pas de raison.

– Oh, je m'adapte. Alors : vous déménagez ?

Pigeonniers, bâtiment H, troisième étage. Sur le même palier, un couple s'est installé dans la maison qu'il retapait tous les étés pendant les congés. Ils sont très contents, il paraît.

– Vous quittez le quartier définitivement ?

Un quad vrombit dans l'allée du Chardonneret-élégant, enfile le rond-point, le driver penche, accélère, se replace dans la voie en frôlant la berline cahotante qui remonte en face.

Darling porte à bout de bras un carton à chapeau.

– Attention, trésor. Mets-le là plutôt.

Darling abat du bout de ses bras courts le carton à chapeau au pied de la poussette et tourne vers le père de Petit Morpion Dodu ses grands yeux bleus où l'on peut lire : *Si tu touch mon karton, gro konar, je pleur, é apré maman el vien me konsolé.*

– Vous avez des enfants. Oh je comprends. Je comprends très bien.

– C'est une amie de notre fille.

Darling ne croit pas que *gro konar* touchera à son carton, elle repart vers le bâtiment, la pile dans le hall, chercher un nouveau trésor précieux.

Le père à la poussette se penche, et, sur le ton de la confiance :  
– Je ne vais pas rester non plus. Ça s’est dégradé. Le lycée est très mauvais. J’ai regardé les résultats du baccalauréat sur l’Internet. Je ne veux pas que mon fils fasse des études ici.

– Vous avez fait une demande de relogement ? Essayez avec la mairie. Avec les travaux aux Pigeonniers, ils ont des programmes. Ils proposent des logements.

Le père recule. Les deux mains ont saisi les poignées. Les tiennent fermement. Ils ne lui voleront pas son fils.

– Ça, s’il fallait compter avec eux ! On ne serait pas près de déménager ! Si tout le monde s’en va, ils seront bien embêtés, alors ils vont tout faire pour l’empêcher !

– On connaît une voisine pour qui ça s’est très bien passé. Elle a eu un rendez-vous avec leur service social. Elle dit qu’ils ont une convention avec le bailleur HLM pour reloger tout le monde.

– Oh, vous inquiétez pas... Si vous déménagez, c’est qu’ils y gagnent quelque chose. C’est pas pour vous faire plaisir. Des projets comme ça, c’est des millions ! À côté, qui on est ? On n’est rien.

Tachou s’arrête près de son père, essoufflée :

– Maman demande si elle peut descendre la chambre ? Elle peut pas, hein ?

Tachou s’accroupit, saisit le carton à chapeau et le renvoie sur la commode pour libérer le passage.

Le carton tombe de l’autre côté, s’ouvre en deux. Le chapeau roule au milieu de la chaussée.

– C’est pas grave, ma chérie, c’est pas grave. Je vais le prendre. Tu ne descends pas du trottoir.

Tachou scrute le monticule encore une bonne minute. Elle sait qu’ils vont devoir rentrer : jamais toute leur vie n’entrera dans un si petit camion.

Ensuite Darling demande à Tachou si elle lui enverra des dessins

de sa nouvelle maison. C'est pas une maison, crie Tachou, c'est un A P A R T E M A N. Oh, répond Darling. Oui, répond Tachou. C'est triste alors... c'était pas la peine de déménager. Oui, c'est triste, répond Tachou. Ça reconforte Darling, qui se pince le gras du bras. Ce n'est pas désagréable. Je t'envoierai des fleurs, annonce Tachou, très décidée. Des fleurs? Des fleurs de ton A P A R T E M A N? Oui, répond Tachou, il y a un balcon, le soleil va dessus, maman elle va acheter des pots avec des F L E U R S, je t'en envoie une. Moi aussi je t'envoierai des F L E U R S, répond Darling, tu les mettras sur le balcon.

Silence.

Tu es fâchée? demande Tachou.

Oui, répond Darling.

Silence.

Tu es fâchée avec moi ou avec papa et maman? Darling hésite, la question est difficile. Elle évalue les possibilités. Les petits anges de la pensée déboulent avec leurs panneaux et leurs feutres, inscrivent à la va-vite des notes sur 10, comme 0 et 1, ou 4, et les présentent à la conscience de Darling, qui ferme les yeux pour réaliser un calcul de tête, très vite, afin de trouver la moyenne. Fâchée avec T O I! Tu pars, tu me laisses, tu auras un balcon, ici, les Pigeonniers, ils vont casser les maisons, récapitule Darling. C'est pas moi qui a décidé, plaide Tachou qui deviendra peut-être avocate spécialités adoption, pension alimentaire, privation de soins. Tes fleurs elles sont moches, ahhhh, des fleurs sur un balcon, kèske cé mosh, elles puent, elles puent le C I M A N, et Darling pointe du doigt un point dans le corps de Tachou. C'est P A S V R A I, répond Tachou, c'est pas vrai du tout, elles sentent B O N, le balcon il est sur un jardin, un jardin avec des beaux arbres. N'importe quoi, les Pigeonniers on a les bois, et moi je t'envoierai des fleurs bleues dans les bois, tu verras la différence, oh les belles fleurs! Tu enverras des fleurs bleues? demande Tachou.



Alors les deux fillettes se prennent dans les bras et s'embrassent 50/50 gaucherie/tendresse. C'est ravissant, dit sa mère. Elles vont beaucoup se manquer, répond sa mère. C'est la vie, répond son père. À cet âge-là elles auront vite oublié, elles se feront des nouvelles amies, répond son père. Il y a quand même des traumatismes, répond son père. Ne dites pas des horreurs, répond son père. Je ne dis pas des horreurs, je dis ça comme ça, répond son père. Quel connard, pense sa mère, mais quel connard, bon débarras.

- Maman, un jour on va déménager ?
- Oui, Darling. On ira dans un endroit très beau.
- Il y aura un balcon si c'est un endroit très beau ?
- Oui. Le plus beau balcon du monde.

Et Darling ne sourit pas à cette annonce, car le monde est ainsi fait qu'elle est entourée de choses belles. Confer les fleurs bleues dans le bois, confer sa chambre, confer et cetera.

– Après les Pigeonniers, je veux une P A I R E de M A C H A M B R E.

- Oui, Darling. Bien sûr. Tu le diras à papa.

\*  
\*   \*  
\*

En vrai, la décision des parents de Tachou de quitter les lieux est indépendante du projet de rénovation urbaine.

Ils se sont installés dans le Quartier des Oiseaux il y a neuf ans, avant la naissance de la petite, avant de savoir qu'ici on disait : le Zoo, selon les usages de la langue alchimique. Oiseaux. Zozios. Zoz. Zoz. Zoo.

Ils s'y sont toujours trouvés bien.

Cité des Pigeonniers, bâtiment H, troisième étage. Ils occupaient un trois pièces clair, traversant, dont les deux chambres donnent sur le bois.

– C’est hypercalme.

*Au moment de votre départ, quelle image gardez-vous du quartier?*

– C’est ceux qui ne vivent pas là qui pensent du mal du Zoo. Ici, c’est comme un village. On se rend des services. Quand on est en panne de quelque chose, on va sonner chez un voisin. Oh. Ça va nous manquer.

Le père est métreur. Avant le lancement d’un chantier, il évalue la quantité de matériaux nécessaires à la construction d’un immeuble, d’une maison ou d’un bureau. Il cherche le coût optimal.

– D’un point de vue professionnel, ça m’intéressait vachement de voir leurs solutions.

C’est elle qui a eu une promotion. Elle travaille dans un groupe spécialisé dans l’électronique médicale. Il y a deux usines en France. Elle est passée responsable qualité sur la chaîne de production.

– Dans le médical, il y a des tas de normes à respecter. Il faut tout contrôler : le packaging, mais aussi les fournisseurs, le conditionnement, le transport.

– Dans le bâtiment, c’est pire... Depuis que je travaille, tous les prix ont explosé. On pourrait plus construire les Pigeonniers comme on a fait.

– C’est pas plus mal.

– Oui. C’est sûr.

Elle est nommée dans la seconde usine. Pas-de-Calais. Ils se rapprochent de son frère à elle, et c’est bien.

– Les voisins, c’est sympa. Mais c’est quand même jamais comme sa propre famille.

Ils rient.

Terminé. Échappés, les poulets.

Ils ne croient pas que les habitants des Pigeonniers vont s'en sortir. Croyez-en notre expérience forgée aux barbeuks du week-end. Dans dix ans ils seront encore là. Les canots de secours ont toujours été en nombre insuffisant. Si tu ne veux pas avoir à te battre, à pousser quelqu'un à la flotte...

– Y a un moment, il faut prendre son courage à deux mains.

Ils rient dans la chambre vide où Tachou fut conçue, où reste ineffaçable le spectre de la commode sur le papier peint à motifs de chalets en sucreries et de hiboux rieurs.

Bastille Joey le leur a dit au moment de reprendre les clés :

– Si j'avais que des clients comme vous ! Hein ! Les Pigeonniers, ce serait le paradis des prolétaires.

## 1.2

2,4 g d'alcool dans le sang : il  
gare sa voiture dans un abribus !

Cité des Pigeonniers, bâtiment D, troisième étage, porte face. Craps débarque. Très excité. Ne veut pas s'asseoir. Pas le temps. Tire Jizz par le bras.

Jizz est drapé d'un vieux pantalon de pyjama et d'une casquette AMERICAN EXPRESS. Torse nu. Glabre.

La sœur de Jizz pénètre elle aussi dans la cuisine. Craps serre les fesses, rentre le ventre, relève le buste.

Jizz s'esclaffe. Craps rougit.

D'avoir voulu se redresser, Jizz glisse entre sa chaise et le mur, s'étale. Reste accroupi. Hilare. Sa sœur se tourne un instant, une brique de lait à la main, et replonge dans le Frigidaire avant de lâcher, avec cinq ou six secondes de décalage :

– Ne fais pas attention, Craps, il fait son intéressant. Il veut toujours attirer l'attention sur lui. C'est comme ça depuis qu'il est petit.

Elle pose devant Craps un bol mouillé, le remplit de céréales. Geste de la main de Craps pour stopper la pluie des flocons. Déjà mangé, glisse-t-il. Elle remplit à ras bord de lait et sort des biscottes et de la margarine.

– Tu veux de la confiture? Tu préfères du miel? La voisine a du miel. Je vais le chercher si tu veux.

Jizz prend appui sur le mur, tire sur la porte du placard.

– Qu'est-ce que tu veux, Jizz? Je vais le prendre. Ne va pas tout renverser!

Jizz opère un demi-tour sous contrôle, un paquet de sucre en poudre dans la main, il assaisonne le bol de Craps.

– Tu veux plus de sucre?

– Non, c'est bon je prends sans sucre. C'est bon, t'en as mis déjà. Arrête, c'est bon, merci.

La sœur de Jizz observe les préparatifs. Elle cherche comment parfaire la scène.

la maison de la Félicité  
tu l'as trouvée!

– Il veut du sucre. Il ose pas. Si c'est pas toi qui lui donnes il va pas en prendre.

– Prends, pourquoi tu te gênes? On t'a déjà privé? Tu es venu, tu es reparti affamé?

La main de la sœur de Jizz s'abat trois fois au-dessus du bol.

Elle s'arrête, essoufflée.

– Vous irez jouer au football? Moi, j'ai mal dans mes épaules. Ça me bloque la poitrine.

– C'est bon. Laisse-nous, il faut qu'on parle entre hommes.

– Les étagères du haut, je ne les nettoie plus. Je ne peux plus lever les bras.

– On parle pas de ça avec les étrangers. C'est intime, le ménage.

Jizz pousse sa sœur dehors et referme la porte derrière elle.

Le bol de Craps ressemble à un crumble cuit au four micro-ondes. Craps essaie avec la cuillère de chasser la couche de sucre vers le bas.

– J'ai pas faim.

– Mange. Tout. C'est pris à mes petits frères.  
Moue de Craps. La mâchoire inférieure se contracte. Ses yeux plissent. La cuillère claque nerveusement sur le bord.

– Jizz. Y a une embrouille.

Jizz se souvient du joint écrasé sur le rebord de la canette.  
La canette essuyée avec deux feuilles de papier toilette.  
Jeté les feuilles roulées en boulette dans la canette.  
Jeté la canette par la fenêtre, loin de l'immeuble.  
Si son père entre dans sa chambre il ne trouvera aucune trace.  
L'odeur, il est habitué, il ne dit rien.

Jizz contrôle.

Jizz scrute le bol avec une passion de crotale pour le museau d'une gerboise dans son terrier. Lorsqu'il n'y a que les poils dans l'air froid du matin.

– Une embrouille?

– Ninja Steve dit à tout le monde qu'il a pas eu sa part. Il dit : Je vais aller la chercher. Il dit : Gele chop gele kill ! Booz l'a entendu.  
Place de l'Oisellerie.

– Tu veux plus de sucre avec tes céréales?

– Arrête avec le sucre. T'es défoncé ou quoi?

Jizz lève la main au-dessus de la table : bête frémissante, les doigts sont autant de queues, les phalanges des mâchoires.

– Vazy menj !

Jizz attrape la cuillère et la fourre dans la bouche de Craps, qui se recule brutalement.

Constellation de céréales sur le jogging de Craps.

Suspension du temps.

Jizz cuillère glissant entre les doigts.

Craps tête baissée. Pluie de céréales sur le carrelage. Taches blanches sur cuisse bleue. Craps film de gangsters : J'y peux rien,

c'est la situation, la loi du milieu. Les mains retombent sur une lame, un flingue, pour défoncer le fautif.

– Putain t'es lourd, fais gaffe maintenant, je les mange tes céréales, c'est dégueulasse, t'en mets partout. Regarde comment tu m'as salopé! Il était tout propre exprès! Ma mère vient de le laver. Je vais rentrer, elle va me détruire.

Jizz repousse sous la table, avec le pied, les céréales échouées.

– On dirait que t'as juté dans ton ben.

Étrangement, Jizz reste pensif face à l'entrejambe imbibé de Craps.

– C'est quoi cette embrouille. Ninja Steve?

– Je sais pas.

– Quatorze ans, il joue les chauds? Il est ouf. Sa part de quoi?

– On lui demande. Tous les deux.

– Il a pas de part. Part de rien. Joue les chauds. Grande bouche.

Jizz se racle la gorge. Au moment de lancer le crachat, les meubles de la cuisine se mettent à luire doucement et chantent *Nous sommes Ton Foyer! Faut pas nous saloper! Aime ton père & ta sœur & la Propreté!!!!*

Jizz envoie le mollard entre deux casseroles dans l'évier.

Craps fend l'air d'un coup définitif avec la cuillère.

– S'il a une part, ça veut dire qu'il y a des parts. On pose la question.

– Viens, on y va.

– Attends, je finis les céréales.

– On s'en fout. C'est dégueulasse ce truc, c'est pour le matin.

– Non, attends, je finis.

Jizz prend le bol et le vide moitié par terre, moitié dans la poubelle. Il réduit sensiblement les dégâts en chassant du pied sous la table, action reconnue en ces lieux comme signalétique de la participation de Jizz à l'entretien journalier de la maison.

\*  
\*   \*  
\*

soit tu m'aimes soit tu rages  
et ça me donne LA FORCE

Heptagone n° 3, entrée par la troisième façade. Un toit couleur ardoise en pente jusqu'au sol. Un bac à fleurs en béton avec injection d'un granulat cumin. Des S en fer rouillé servent à accrocher les vélos. Une fille. Gilet de cuir noir à col clouté, cisailé sur la gauche. Ceinture de grosse corde. Creepers. Elle fume.

L'air de rien, Bégum repère les garçons sitôt qu'ils obliquent vers elle.

– T'écoutes quoi, la belette? Du bon rap?

– *De Baltimore à Bab el Oued, j'allais bramer dans les bastringues, avec un buriné bipède...*

– C'est bon. Kalm-twa.

– ... *qui bandait pas pour le BURLINGUE!*

– D'accord. Genre.

Bégum sort les deux dernières clopes de son paquet, en allume une, fourre l'autre dans son gilet, froisse le paquet, le lâche aux pieds de Jizz.

Craps observe avec dégoût la rose tatouée sur le bras gauche de Bégum, les pétales vers le bas et la queue en l'air. Il hoche la tête intérieurement : si son père voyait ça.

– Tu sais il est où Ninja Steve?

– Non.

– Tu l'as pas vu? Genre: passer.

– Quand je dis « non », c'est quoi que tu comprends pas?

– Hé. Je pose une question. Sois polie.



Mais Bégum tourne le dos aux garçons, le bras tatoué levé par-dessus la tête, le gilet déformé lui découvrant l'épaule, les doigts battant au vent.

– *Y en a ras l'bol de ces BLANCS-BECS qui band'nt que pour le BAZOOKA pour la bagarre et le BRANLE-BAS!*

– Pov' gol', va.

Les deux garçons repartent.

Les yeux de Jizz clignent par séries de brèves saccades. Craps essaie de l'attirer vers l'Heptagone n° 5, entrée par la cinquième façade. Jizz racle sa morve et crache par terre.

– Ces p√tes.

Jizz s'est arrêté. Il reste trois Heptagones.

– Comment tu veux respecter une p√te comme ça? Une p√te qui parle de la merde. Tu lui lattes les genoux, ça d'accord. Après tu lui pisses dans la bouche.

– C'est pas lui là-bas?

– Viens on y retourne.

– Où ça?

– Elle m'a trop énervé. Je crois qu'elle fait des pipes aux romanichels dans le bois.

– Et Ninja Steve?

Jizz est déjà reparti en sens inverse. Craps fait mine de continuer. Soupire.

Il est 15 h 24. Les volets sont tirés sur les deux premiers étages.

Pendant ce temps, Ninja Steve aura soldé ses affaires, toutes les parts émiettées, dépensées, insaisissables.

Bégum a évidemment disparu lorsque Jizz rejoint la ligne de vélos. Joggeur au trot dans la poitrine. L'adrénaline équilibre le cannabis. L'œil s'aiguise. Craps se tient à distance prudente. C'est le moment où Jizz devient dangereux. Ça va durer une heure. Peu

de paroles. Peu d'actions. Mais elles seront tranchantes, et mieux vaut ne pas être dans l'axe du rasoir.

– Je vais voir place de l'Oisellerie, crie Craps.

Il part en courant.

Jizz s'assoit sur un vélo. Il hume l'air. Il est 15 h 37. Un trentenaire en bermuda à carreaux passe à bonne distance avec son fils de six ans.

Le gosse vient d'avoir sa première peine de cœur, quand Thuya n'a pas voulu l'inviter à son anniversaire. Son père lui serre la main, très fort, avec leurs transpirations qui se mêlent. Je t'expliquerai les femmes plus tard, mec, pour l'instant, juste : je t'aime.

Jizz sort sa lame. Entreprend de découper la selle tendre devant lui. Crève le polyester. Charcute le rembourrage. Il pourrait griffer ses initiales, mais il n'a ni le temps ni la main assez sûre. Du pied, il appuie sur une des chaînes. Force. Elle déraille sans avoir cassé. Jizz a navré sa basket blanche. Grosses traces noires sur l'empeigne.

Oh ! Ça va durer toute la journée cette société de merde ?

Craps revient.

– Booz l'a vu passer. Il est aux 123.

Rampe des poussettes, à la hauteur des Torchis, un même s'aplatit derrière la rambarde.

Crapouille, huit ans. Poursuivi par la bête immonde : l'hydre à trois têtes de CRS qui lâche des gaz lacrymogènes par l'anus et a la voix d'un ministre de l'Intérieur récitant Louis-Ferdinand Céline dans un vocoder.

Jizz enjambe Crapouille et poursuit vers les poubelles alignées. Jizz fouille les containers et récupère un pied de tabouret en arc, qu'il plie et déplie jusqu'à ce que l'arc casse par le milieu. Craps ne tend pas la main pour obtenir l'autre moitié. Jizz repart avec un demi-pied sous son blouson aux lettres noires : FBI.

Jizz est au meilleur, niveau adrénaline.

Il y a un échafaudage rue des Pouillots. Un ravalement, modèle standard, promesse de retour du bleu lavande. Il y en a un autre dans la rue des Sizerins-flammés, deux fois plus haut. Et un dernier, derrière le Corral, presque dissimulé = tu grimpes + t'échanges + tu traces.

Donc. Si Ninja Steve s'est déporté au-delà du Zoo, c'est qu'il voulait plus que la tranquillité. Un truc que personne ne devait savoir.

Il n'y a pas de secrets dans les Cités.

\*  
\*   \*  
\*

Jésus a donné sa vie pour nous.  
Pourquoi ce don était-il nécessaire?  
Comment en bénéficier?

Les 123 sont la première Cité à avoir été construite sur la commune, bien avant les Pigeonniers. Elle a pris la forme canonique : droite, grise, massive. Trois barres sont disposées en triangle. Au milieu, le bitume a éclaté sous les roues. Herbes folles, orties jaunes, chardons, grattons, morelles noires.

Les rues alentour portent des noms du genre Émile Zola, Alfred de Vigny ou Pierre Corneille. Sur radio buzz, la radio des Cités, la radio de toutes les cultures, la radio street et fun, la radio qui parle de ta life, la radio de tes amis et la radio de tes ennemis, édifiant, amusant, éduquant, selon le thème du jour, Booz a expliqué un jour qu'il s'agissait des noms de types qui avaient écrit des bouquins tellement poucraves que longtemps après leur suicide

collectif on les utilisait encore à l'école pour vacciner les enfants contre le virus littéraire. Quartier des Écrivains? avait demandé un auditeur. Ça commence comme ça, la discrimination. Un nom trop débile.

Jizz et Craps, dissimulés derrière un véhicule utilitaire, shootent nerveusement dans les pneumatiques et observent la première barre. Un groupe d'une dizaine d'adolescents y est accoté à des murets bas. Parmi les ados, deux portent des bonnets verts. Du bon son crache depuis un autoradio.

né piégé aux Pigeonniers enflé par la  
société né dans le guêpier né pigeon ils  
veulent te faire la peau de toute façon la  
guerre chances de survie? une heure  
et demie

Tout le monde le sait: s'originer du Zoo et entrer comme ça, tout de go, dans la Cité des 123, c'est un peu comme doigter un chihuahua au palais de l'Élysée et s'essuyer sur une tapisserie murale en sifflotant *Frère... Entends-tu?...* Essayez un jour, pour tester les vigiles.

En prime, pas de Ninja Steve.

– On l'attend? On lui tend... genre: un piège?

Jizz ne répond pas. Les murets bas, sait Jizz, donnent accès aux escaliers extérieurs vers les caves. L'architecte avait prévu que l'habitant voudrait décharger sa voiture sans passer par l'immeuble. Et c'est vrai que c'était bien commode, songeait Jizz. Aux Pigeonniers, c'était superchiant pour trimballer le shit, il fallait ouvrir des tas de portes et passer trois paliers, en tout cas avant que ces bâtards ne condamnent les accès encore une fois.

Une souricière.

Ninja Steve est encore à un âge où il peut s'y engager sans

qu'on aille l'y chercher. Ça se joue à quelques mois. Furet, petite taille, une réputation qui n'a pas mordu sur plus de deux ou trois Cités.

Il peut très bien être en train de régler ses affaires en sous-sol, et tout le monde s'en branle.

C'est comme ça que ça commence.

Jizz (Cité des Pigeonniers®) s'avance vers les bonnets verts. Craps (Cité des Pigeonniers®) reste en arrière. Le groupe d'adolescents (Cité des 123®) qui contrôlait l'entrée nord s'est déployé contre le mur du bâtiment n° 1. Craps opte pour le mode immatériel. Son corps s'est disloqué, les regards croisés passent entre ses cellules dans une course infinie d'ions. Il comprend pourquoi Jizz a récupéré le pied de tabouret dans les poubelles alors que lui, Craps, ne s'est muni d'aucune arme. Il reconnaît une fois encore la supériorité de Jizz. Elle tient à l'Anticipation.

Jizz traverse l'ombre portée de la barre et sa vue se brouille un instant. Les bonnets verts n'ont pas bougé. Il s'arrête à deux mètres.

Jizz se tourne vers une adolescente à ballerines, pantalon corsaire, robe-pull à rayures blanches et bleu marine, serre-tête abeilles dans les cheveux.

– Ninja Steve? T'es pas à l'école avec lui?

– Je sais pas qui c'est.

– Il parle mal de ma sœur.

Jizz laisse passer un instant.

– Mal parler d'une fille, c'est un truc de crevard. Ça se fait trop aps.

– Ouais. C'est nul.

Jizz ouvre la main en direction de la fille. Il la fixe un instant dans les yeux. Juste assez pour qu'elle soit flattée. Pas assez pour que l'éventuel frère de la fille perçoive une offense.

– Je vais lui dire. C'est pas la peine de venir te cacher aux 123. Va pas salir les gens. C'est tout.

Pas d'autre réaction, c'est un sauf-conduit. Il a vingt minutes. Pas plus. Le groupe qui surveille l'entrée nord se détache du mur et retourne vers la voiture. Jizz, du doigt, montre à Craps les deux bâtiments opposés et s'avance vers l'escalier le plus proche. Il se penche par-dessus la rambarde. Rien dans la partie visible. Il s'engage sur les marches de béton. Descend le demi-étage. Penche la tête vers la seconde moitié. Lorsqu'il se retourne, une silhouette à contre-jour le surplombe à l'orée de l'escalier. Jizz laisse glisser le pied de tabouret contre sa cuisse. Il est mal placé, mais, si l'autre descend, il aura le temps de dégager la main droite. Par contre, aucune chance de sortir du lieu sans frapper. Ninja Steve est vraiment un gamin. Il va falloir lui apprendre les bases de la survie.

– Jizz?

C'est Craps.

Jizz remonte.

– Qu'est-ce que tu fais? Va voir en face.

– C'est bon, je t'accompagne. Comme ça je protège l'escalier.

– Toi, tu me protèges?

Ils atteignent l'accès suivant. Jizz s'engage sans contrôle visuel préalable.

– Si tu te barres, au moins: crie.

– Jizz! Jamais je te laisse!

Le sol est recouvert de mares croupies à la lumière intermittente. Des touffes d'herbe ont là aussi crevé le ciment. GTA aurait tout de suite compris, mais pas Jizz. Guerre domestique de basse intensité. Le gardien passe en début de matinée et utilise le jet depuis le haut de l'escalier, à fond, noyant de cent litres d'eau par jour. Le résultat est que les gamins squattent plutôt la dalle que les intérieurs. Mais ce n'est pas idiot de la part du gardien, ferait valoir GTA, parce que les gamins dans l'espace commun gênent davantage, mais ils sont sous surveillance. Et, ce qu'on veut

empêcher, ce sont les Zones Autonomes Temporaires, les TAZ prophétisées par Hakim Bey. La grande peur, ce sont les coins sombres où les gamins commencent à s'organiser. Ils préfèrent qu'on les emmerde toute la journée que de ne pas nous avoir à l'œil, conclurait GTA.

Ninja Steve est assis à côté d'une flaque, sur une marche de béton, dans la seconde moitié de l'escalier, aveugle. Un autre gosse est avec lui. Le Chiot. Ninja Steve tire sur un bédo. Il tourne le dos. Le Chiot est debout, et il enfourne une main dans la poche de son pantalon dès que les baskets blanches de Jizz apparaissent.

– Kès tu fé ici ?

Ninja Steve se retourne lourdement et cligne de l'œil pour focaliser. Il lui faut deux secondes au moins pour associer la silhouette, le ton, la question. Le Chiot s'avance. Une Voix s'élève en lui. Une Voix précise. Elle dit : Tu auras plus de chance hors de l'escalier, laisse-le descendre, tu auras du recul.

– Kès tu foo ?

– Toi, qu'est-ce tu fous ?

– Parle pas comme ça, tu veux que je te frappe ?

– T'es pas mon père.

Ninja Steve reprend sa pose initiale, bédo aux lèvres, le dos tourné au nouvel arrivant.

Le coup de pied le chope à l'épaule gauche et il bascule sur le côté, roule sur les marches et s'étale par terre. Le Chiot s'est reculé contre la porte, les doigts repliés sur le cutter. Ne bouge pas, dit la Voix, tant que je ne dis rien, laisse-le venir.

– Qu'est-ce tu me fais ?

La voix aiguë du ninja partiel. Selon les occasions, on y entend de 30 à 60 % d'enfant.

– C'est quoi cette embrouille, les minots ? T'as quoi dans ta poche ? Tu veux jouer les chauds avec moi ? Tu fais le guedin ?

Jizz descend lourdement deux marches de plus. Il couvre toute

la largeur de l'escalier. Jizz pratique en free fight un mélange de marav israélien, de tatan-tagoul des îles d'Indonésie et de wu-ta-koy (forme archaïque du wushu). Il y a près de dix minutes qu'il est aux 123 et s'il ne remonte pas rapidement, il va attirer les curieux. Accélérer le mouvement. Les deux chiards le soûlent déjà sérieux.

– Vas-y, sors-le, fais le guedin, t'as quoi ?

Le Chiot ressent à l'intérieur un vieux frisson de famille. Sors-le, maintenant, doucement, dit la Voix.

Le Chiot retire le poing fermé de sa poche. Il fait glisser le pouce et tire à l'extérieur toute la longueur de la lame du cutter.

– Goleri. Tu vas te battre contre moi avec ça. T'aimes pas vivre, toi. Vivre ça t'a pas plu.

Laisse-le venir, dit la Voix, attends qu'il ait atteint la dernière marche.

Jizz heurte deux fois sa cuisse avec le pied de tabouret. Montre la longueur cumulée du bras et de l'arme. Contre un bras de gamin et six centimètres de lame souple : aucune chance. Il franchit deux marches de plus. Il en reste deux. Il est bien. En température. Il ne va taper ni fort ni longtemps. Il pense que le Chiot ne va pas crier. Ninja Steve, c'est moins sûr. Le Chiot, il faut le taper pour de bon. C'est comme ça que Jizz a appris. Les déroutées du grand frère. Celles qui font progresser.

Va, dit la Voix, maintenant.

Jizz a atteint la dernière marche. Ninja Steve paralysé sert d'écran. Pas pour cacher la vue : il va bloquer un mouvement trop rapide de Jizz.

Le cutter à hauteur de hanche, cinquante centimètres devant lui, le Chiot passe la main gauche dans son dos. Sort le gun et braque Jizz. Pleine tête.

– Fils de p<sup>v</sup>te d'enkulé...



Tête du Chiot. Yeux rétrécis. Mâchoires crispées. La main du cutter tremble. L'autre est solide.

Le Chiot s'arrache à la porte, le gun droit devant lui, à hauteur de la poitrine de Jizz.

– Ho, ho. Garçon. Calme-toi!

Jizz lève les bras, mouvement réflexe. Le Chiot est sur lui, grimpe les marches. Jizz s'aplatit contre le mur. Le Chiot le dépasse, le gun presque touchant. La main du cutter balaie devant elle. La lame s'enfonce dans le poignet et casse. Jizz beugle sous l'impact. Le Chiot décanille par l'escalier. Le gun a réintégré le blouson lorsqu'il atteint le rez-de-chaussée. Craps se tient à deux mètres de la sortie.

– Qu'est-ce qui se passe? Jizz?

La Voix bruisse mais le Chiot n'écoute pas. Il a cogné Jizz. Entaillé le poignet. Jizz va porter un pansement. Son pansement. Comme s'il l'avait tatoué. Une action qui te grade. Le Chiot traverse les 123 à fond de train. Les bonnets verts observent, tranquilles, le cul sur le ciment. Entrée nord, le groupe laisse passer le gamin. La Voix dit: C'est bien, tu es sur la route, vous allez vous croiser, tu aimeras ça, bientôt, je te dirai.

Ninja Steve remonte l'escalier. Du sang a giclé sur son tee-shirt  
I ♥ Shitistan.

Craps est scotché.

– Putain, Jizz, qu'est-ce que t'as fait? Tu l'as explosé?

Des deux, Craps est le premier dehors.

Ninja Steve se trace côté sud. Il lui faudra deux heures et un bus pour rejoindre le Zoo.

– Fils de p√te. Fils de p√te. Fils de p√te.

Jizz s'emballe le poignet dans un chiffon improvisé. Du pouce, il maintient un point de compression à la saignée du coude, comme

il a appris au secourisme (ça sert d'être délégué de classe!). Il a du sang sur le visage, sur le buste, sur les deux bras. Sa main dégouline à travers le chiffon. Il n'ose pas remonter. Il se demande si l'artère est touchée. Le prof disait combien dans le corps humain? Jizz avait calculé: quatre bouteilles de soda.

Il se positionne dans la première moitié de l'escalier, appelle Craps.

L'autoradio chante:

*raciale ouverte éclair! sainte en  
dentelles locale coloniale de conquête  
presse-bouton préventive de tranchées  
chimique bactériologique nucléaire  
planétaire totale d'extermination!*

Jizz attend encore quelques minutes. Ça commence à ne plus aller très fort. Il titube au rez-de-chaussée. Les bonnets verts se redressent. Sang. Les bonnets verts disparaissent. La voiture file. L'esplanade = vide.

Jizz n'a pas vraiment mal. Mais la tête lui tourne.

Jizz sort des 123.

Il y a une rue, très longue, avec des voitures paisiblement garées. La rue Pierre-Teilhard-de-Chardin (1881-1955). Dans cinq cents mètres il y aura une école primaire. Dans une bonne heure, il y aura du monde dans le secteur. Des mères de famille. Des sœurs. Des landaus.

– Vous voulez que j'appelle une ambulance? demande un monsieur en voiture après avoir baissé la vitre.

Jizz le dévisage.

Le conducteur redémarre et grille deux feux d'affilée.

Plaque bleue n° 46. Un bâtiment de quatre étages, carrelé de pervenche en façade, tours de fenêtre rose bonbon. Jizz s'assoit

sur un banc. Ça bourdonne. Il revoit le mouvement du Chiot. Le gun. Un mètre. Cinquante centimètres. Cinq centimètres de sa poitrine. Bam, fait son imagination. La balle éclate deux côtes et traverse le poumon, ressort à travers l'omoplate, cogne sur la marche en béton et repart, étoilée, en sens inverse, pour taper dans les boyaux. Ils se trissent tous et le laissent crever dans sa pissе. Voilà comment ça se passe. Craps. Je protège l'escalier. Le Chiot. Un dingue. Un flingue trop grand pour lui. La sœur de Jizz. En noir. Elle s'effondre, les genoux dans la terre. Camion rouge à l'arrêt. Jizz observe les pompiers s'approcher.

\*  
\*   \*  
\*

– Alors? Qu'est-ce qui vous est arrivé? demande trois heures et demie plus tard le toubib aux urgences.

– J'ai dérapé. J'étais sur mon scooter. J'ai tapé le trottoir.

– Ah, répond le médecin, du fil chirurgical Vicryl rapide 4.0 dans la main gauche. Ah. La circulation. C'est sûr. Il faut faire attention.

Il attaque le premier des dix points de suture.

Il faut encore trois jours et une rencontre pour que Ninja Steve et le Chiot trouvent un terrain d'entente: 50/50 moins les frais, car c'est Ninja Steve qui a fourni le pistolet de paintball.

## 1.3

Les meilleurs plans tomate des stars – Gratin, salade, sauce & pâtes: ils nous étonnent encore!

Budda porte sa fameuse salopette bleue.

Il boit du jus d'orange à petites gorgées. Boosté C, P, B12, etc.

– La douleur, à l'entraînement, c'est bien. Tu tapes ton tibia contre un poteau. À chaque impact, ça remonte dans tout le corps. C'est mieux de taper soi-même que de te faire taper. Quand on te tape, tu peux pas comprendre, tu sais pas quelle force a mise le mec en face. Et puis tu as peur et tu veux te défendre. Mais quand c'est toi qui tapes, il y a de la précision dans la douleur. Tu sais d'où elle vient et pourquoi elle est là. Tu la vois avec l'hématome. La douleur, c'est le seul réalisme dans la vie.

GTA rit lorsque Budda mime le mouvement: coup de genou qui frappe dans la gorge. Une main de chaque côté de la tête pour immobiliser. Coup de coude dans la bouche. Lèvres fendues. Dents éclatées. Plus jeune, déjà, Budda lui passait des peignées pendant les récréations. Et puis un jour ils sont devenus amis. Budda a sans doute continué à taper, mais plus sans raison.

– Ici, ce qui est bien, c'est qu'on est dimanche: les gens sont

respectueux. Pas de tondeuse à gazon, pas de perceuse. C'est calme. Tout le quartier est très calme, le dimanche.

Le père de Budda relève les piques à brochette. Une merguez éperonnée sur chacune. Des gouttes brûlantes tombent sur l'herbe éparse du jardin. La terre est peu fertile. Potager = dans tes rêves. Haies malingres, parterres fanés. Un enfant chante à tue-tête, au loin. Un chien aboie, mais c'est gentil.

– J'étends le linge en bas, dans la cave, c'est notre buanderie : jamais à l'extérieur.

La zone pavillonnaire des Tourelles est disposée sur une colline. Les maisons serpentent de part et d'autre d'une route en lacet. Elles forment un tampon entre la commune originelle – le vieux village celte avec la poste, la mairie, le bureau de tabac, l'école municipale Alain-Fournier – et les Cités qui constituent la ville nouvelle en contrebas.

Cinquante mètres derrière la mairie se trouve le salon où la mère de Budda a son rendez-vous mensuel : masque nutritif, coloration, brushing. Quand malgré les rides, les cheveux qui se clairsemment, les dents qui branlent, on sait qui l'on est et qu'on n'a pas changé.

Le style. C'est important.

Dans le style de la mère de Budda, il y a que vous êtes forcément dans son passage, car elle est toujours occupée. Même quand. Elle a commencé à travailler elle avait seize ans. Un jour, elle prendra sa retraite. Elle y aura droit. Elle aura cotisé. Voilà son style. Jamais personne ne l'a vue en survêtement ou porter des pantoufles. Le dimanche, elle ajoute une broche argentée sur son gilet de coton : un canard.

Des pintades à la course.

Des lièvres.

Des daims.

Des cerfs.

Ils n'ont jamais été chasseurs mais il y a tout un thème gibier

dans le pavillon : elle brode en tapisserie et elle achète ses cadres à la Très Grande Surface.

Chevreuil grand format. Quatre mois et demi de travail. La bête trône au-dessus de la fausse cheminée où un feu électrique est allumé l'hiver.

À gauche, le brevet des collèves de Budda.

À droite, une photographie de Titine à huit ans, la main devant la bouche, la petite fille replète affiche un rire tonitruant et ploie sur ses jambes. Robe à dentelle, bas blancs, chaussures à boucle noires.

Un canapé en velours vert Empire, motif de roses blanches, accoudoirs imitation acajou, coussins surpiqués.

La mère de Budda a vu Budda changer de style plein de fois. Elle ne les a jamais aimés. Elle pense qu'il s'habille pour plaire aux minettes. Elle ne croit pas que ce soit comme ça qu'il faut faire.

Le style de la mère de Budda c'est qu'elle ne cherche pas à savoir ce qui se dit dans son dos. Quand elle apprend que quelqu'un a jaboté, elle clôt la porte et terminée. Elle procédait pareil avec les enfants : elle ne les grondait pas. Ils savaient bien mieux qu'elle qu'ils avaient fait une bêtise et laquelle. Pas la peine de les prendre pour des idiots.

Après : il y a des moments bizarres. C'est normal depuis que. Par exemple, elle est contente que le gâteau soit brûlé.

La mère de Budda revient dans le jardin, le plat dans les mains, s'approche des invités. Air pincé. Je suis désolée. Elle lève la feuille d'aluminium. Tout le monde distingue la croûte carbonisée, fuligineuse. Eh bien les enfants nous n'aurons pas de dessert je suis vraiment embêtée.

Elle reste debout, raide, entre les invités gênés.

Je suis désolée je l'ai laissé brûler, pourtant j'avais mis la

minuterie, elle a sonné je n'ai pas entendu, elle a dû sonner quand j'ai apporté la salade de tomates, oh je suis confuse.

– M'man. On mangera des poires, c'est pas grave. Tu fais toujours trop à manger, dit Budda.

Mais il ne lui pose pas la main sur l'épaule, il ne la touche pas. Budda ne la touche plus jamais. Le jour où, il ne s'est pas jeté sur ses genoux. Il est resté à plusieurs mètres, compact. Il n'y a que dans ses rêves que le garçon l'enserre. Question. Est-ce que toucher, pour lui, c'est frapper dans la bouche, casser les dents et faire saigner? Elle s'est demandé plus d'une fois si c'était pour ça qu'il s'était mis à la boxe thaïe. Quand il est sorti de prison, elle a sacrifié une part de leurs économies pour lui payer une année de stage en Asie, avec une association de réinsertion, et l'éloigner de l'influence néfaste des Cités.

Et puis elle voit Popie. Et c'est plus compliqué que la boxe thaïe, le toucher de Budda.

Je suis désolée c'est une recette que je ne rate jamais, n'est-ce pas Popie vous pouvez le dire, c'est extrêmement simple et le gâteau au chocolat tout le monde aime, quand Budda m'a dit que je ne connaîtrais pas tout le monde, ça réussit toujours d'habitude, je suis honteuse, si vous restez dîner je vais en faire un autre il nous reste une tablette.

Popie lui prend le plat des mains. Elle va le laver?

– On a lu dans le bulletin municipal que les travaux commençaient aux Pigeonniers. Ça nous a étonnés, dit le père de Budda. Y a rien de prêt, si? Les gens sont encore là. Ils vont pas attaquer les travaux au milieu des gens, quand même?

– Toi, Charles, tu vas faire quoi dans le quartier?

– Il va enquêter, Budda. Il a déjà fait ça avant.

– Enquêter quoi? Tu vas mater? Faire chier les gens aux Pigeonniers?

J'achève mon verre d'eau-de-vie avant de répondre. Une eau-de-vie de prune. Très forte.

Je me sens bien. Barbecue, odeurs de viandes grillées.

– Les Pigeonniers, leurs alentours. Observer comment les gens vivent cette période : les départs, la destruction des bâtiments.

– C'est bien que vous détruisiez les Pigeonniers, dit le père de Budda. C'est une bonne chose. Merci à vous.

– Nous n'aurons pas de regrets, dit la mère de Budda. Ce sont – excusez-moi du mot – des cochonneries. Elles nous ont fait bien du mal.

Budda essuie ses mains sur son tee-shirt rose.

– Et... L'intimité des gens... Si tu les déranges?

– C'est important de savoir comment les gens vivent.

– Ils vivent comme ils peuvent.

– Charles a vécu ici, Budda. Il ira pas raconter n'importe quoi sur nous.

– À eux, ça sert à quelque chose ce que tu racontes?

Popie observe Budda, l'emprise qu'il a sur le petit groupe. Elle a appris à apprécier son self-control et qu'il soit toujours à 0,5 sur l'échelle de la violence : enclenchée, pas besoin d'accélérer. Quand elle compare aux chiens fous qui traînent à droite à gauche ou qui vont aux cours de boxe donnés par Budda, elle sait qu'il est nettement une classe au-dessus.

Popie découpe les poires en quartiers. Pose les quartiers dans des assiettes blanches. Elle tend une assiette à chacun, fourchette à dessert.

Dans son septième mois, la mère de Budda reconnaît que, malgré son bidon de baleineau, Popie n'est pas du genre à s'affaler sur le canapé et se badigeonner les ongles.

Impact.



C'est comme ça que ça commence.

Si on laisse la main assez longtemps au-dessous du nombril, il se passe quelque chose. Pas sûr que ce soit une réponse. Ni que ce soit le pied ou la main. Impact. La première fois, Popie était dans le salon, face au chevreuil. Elle a pleuré. La mère de Budda a pris sa main dans la sienne, a pensé : Je pourrais te tuer pour ça, petite putain, et elle a serré très fort. Popie a pensé que ça passerait tout seul, qu'elle pouvait contrôler. Et en fait non. C'est ce qui lui fait peur de s'installer définitivement chez les parents de Budda, qu'ils découvrent qu'elle vadrouille de la tête, et qu'ils commencent à la surveiller. Bébé = faire attention. Budda n'accepterait pas de perdre le contrôle sur lui-même.

Au loin, au-dessus du Corral, un hélicoptère s'immobilise, tourne sur lui-même, bascule sur un côté.

– Les Schmitts ?

Le soleil me fait cligner les yeux.

– C'est en train de bouger dans les Cités. Je le sens. Des gens qui partent. D'autres qui étaient là et qui deviennent plus importants. Il y a une nouvelle génération en train de monter. Il y a longtemps que j'avais pas senti ça. C'était avant la zonze.

– Tu te vois comment ?

– J'ai des responsabilités. C'était le bazar. Je suis en train d'organiser. J'ai des lieutenants. Jusqu'au Corral, c'est propre maintenant. En dessous, les 123 et tout, c'est des sauvages, on peut pas y aller. Mais le reste, c'est une zone de travail.

– Et les risques ?

– Je suis pas un barjo. Mes lieutenants, ils travaillent, moi je me déplace pas. Juste s'il y a un problème. Clean. Ici, y a rien

qui entre. Jamais rien par portable. Je l'ai dit à Mong Mong: je touche pas, j'organise.

– Il t'a répondu quoi?

Mong Mong n'a rien contre les têtes pensantes. Seulement, le blé, c'est toi qui le mets dans l'affaire? Parce que si tu ne mets pas d'argent, si tu ne transportes pas, si tu ne vends pas, tu es éminemment interchangeable. Mong Mong ne dit pas « éminemment »: Mong Mong te regarde, un coup d'œil, et tu sais que tu es une ampoule dans le couloir.

– Les Schmitts s'ils veulent me suivre, ils me verront toujours à l'entraînement.

– T'as des combats de prévus?

– Je suis sur un championnat. Je repars en Thaïlande.

– La classe, putain! s'exclame GTA. Tu m'avais pas dit.

– Je vais pas le gagner. Mais si je vais assez haut, ça change ma vie. Y a trois Français qui partent. Le dernier en vie, c'est sur lui que les clubs mettront du blé. J'aurai pas azmille occasions.

Budda ne lâche pas qu'il a huit combats à gagner en France pour partir. Il connaît le nom de ses deux prochains adversaires. Les autres viendront de clubs concurrents.

– C'est maintenant que ça se décide. C'est pour ça: aujourd'hui, je fais pas de plan. Tu sais pas où je serai dans six mois.

– Le deal. La boxe. Popie. T'es en train de tout défoncer. Ça se voyait que t'allais réussir.

GTA est aussi intimidé que le jour où Budda est sorti de prison et où il est allé l'attendre pour lui porter son sac.

– Putain. Faut que je raconte ça à Bégum.

– Parle pas de Bégum ici. Je te l'ai dit déjà.

GTA sourit. Envoie un SMS triomphal.

Un pote franchit les épreuves.

– Tu arrives à mener en même temps la compétition et le deal?

– GTA disait ça comme ça.

– Budda peut te trouver n'importe quoi. Dope, caisse, flingue.  
– N'importe nawak. Pourquoi tu parles de ça ici ?  
– Pour son enquête. Il décrit les Cités. Les armes, c'est intéressant.  
– Non. C'est pas intéressant. Sauf si l'arme c'est toi.  
– Je ne cherche pas à acheter. Juste à comprendre le mécanisme.  
– Y a pas de mécanisme. Tu me dis ce que tu veux. Combien t'as de fric. GTA saura où aller les chercher. Y a rien à dire de plus.  
– On m'a parlé de Mong Mong. C'est lui qui organise les trafics ?

– Pose pas de questions sur Mong Mong. C'est le seul vrai pro dans les Cités. Le seul qui distribue de la maille. Beaucoup de maille. Il y a des gens qui vont en prison pour lui. Six mois. Un an. Parce qu'ils savent que quand ils sortiront, Mong Mong sera là, et il leur donnera du travail. Et tant qu'ils auront été à la zonze, il aura donné une enveloppe tous les mois à la famille. Alors si tu poses une question sur lui, n'importe qui va t'éclater. Pour le protéger. Juste parce que t'as prononcé son nom, là, je devrais te fracasser le nez. T'emmener derrière la maison, et te marave. Oublie Mong Mong. Tu sais pas qu'il existe. Parle des autres. Genre le Cheikh, ou M. Ça tu peux, c'est des gentils. On s'est compris tous les deux ? On parle la même langue ?

– Ça va, Budda, c'est un pote.  
– C'était très clair. Merci pour mon nez.  
– OK. Ça fait plaisir que tu sois pas bête.

La mère de Budda revient avec les cafés. Les tasses sur un plateau. Des tasses en porcelaine peinte. Achetées à Limoges lors d'un lointain voyage.

Budda avait une dizaine d'années, des cheveux noirs et une coupe au bol. À l'arrière de la voiture, il suçait son pouce quand elle lui disait : Ce sera un long trajet. Elle s'en souvient comme si c'était hier. C'était un an avant la naissance de Titine, qui peut-être

a été conçue là-bas, dans une chambre au premier étage, orientée est pour que le soleil vous éveille le matin, et qui donnait sur un jardin parfumé par un magnifique eucalyptus.

Les familles se ressemblent plus ou moins toutes, et leurs histoires sont malheureuses chacune à leur façon.